

**Colette Guillaumin**

**Penser la race et le sexe, hier et aujourd'hui**

**Maira Abreu, Jules Falquet,**

**Dominique Fougeyrollas-Schwebel, Camille Noûs**

L'œuvre de Colette Guillaumin (1934-2017) a été une recherche incessante pour cerner, théoriser et déstabiliser les rapports de domination<sup>1</sup>. Dans un contexte où des grilles de lecture biologiques du monde social continuent à gagner du terrain (Lemerle 2014), où les mouvements anti-genre mobilisant un discours naturaliste attirent de nombreux adeptes dans plusieurs pays du monde (Kuhar et Paternotte 2018 ; Garbagnoli ce dossier), sa critique précurseuse de la légitimation naturaliste des rapports sociaux de race et de sexe constitue l'un de ses apports majeurs et est toujours actuelle.

Si aujourd'hui l'idée que le « naturel » est construit par la culture a fait son chemin dans certains domaines des sciences humaines, cette approche a pris forme dans un combat, toujours d'actualité, où le parcours de Guillaumin est exemplaire. Elle ne s'est pas contentée de partir de « réalités anatomo-physiologiques sur lesquelles viendraient se greffer quelques ornements sociaux tels que les "rôles" ou les "rites" » (2016 [1978], p. 73). Bien au-delà, il s'agissait de penser des femmes, des hommes ainsi que des races ne préexistant pas aux rapports

---

<sup>1</sup> Juteau Danielle, « La sociologue Colette Guillaumin est morte », *Le Monde*, 18 mai 2017.

sociaux de domination parce que ceux-ci, en fait, les constituent.

Cette pensée a pris forme dans un contexte d'effervescence politique et théorique, où de nombreux groupes minoritaires devenaient des sujets plus visibles dans l'histoire, ainsi que des objets dans la théorie (2016 [1981], p. 229). Comme Guillaumin l'affirme, questionner l'évidence du naturalisme pour penser les rapports entre les sexes a été le produit d'une « synthèse entre révolte, activisme, analyse et conscience » (2016 [1981], p. 232). Avec Monique Wittig, Nicole-Claude Mathieu, Christine Delphy et Colette Capitan Peter notamment, elle a participé au « collectif » de rédaction de *Questions féministes* (1977-1980) et à l'élaboration d'une théorie féministe radicale/matérialiste<sup>2</sup> qui a marqué durablement la pensée féministe française. Elle a toujours souligné le caractère collectif des productions théoriques et l'importance pour le travail intellectuel d'une « discussion de longue durée, et soutenue, basée sur des préoccupations communes, un vocabulaire partagé » (2016 [1992], p. 6). Elle a participé à plusieurs groupes informels et à des comités de revues comme *Feminist Issues*<sup>3</sup> ou *Le genre humain*<sup>4</sup> dans lesquels elle a pu « parler de la même chose ». Comme exemple de ses

<sup>2</sup> En France, le féminisme matérialiste est connu comme un courant formé notamment par Mathieu, Delphy, Guillaumin, Wittig et Tabet ainsi que par la revue *Questions féministes* (1977-1980). Mais l'idée d'un « féminisme matérialiste » comme courant de pensée structuré et avec les contours qu'on lui connaît aujourd'hui est dans une grande mesure une « construction rétrospective » en réaction à l'émergence à partir des années 1990 d'un féminisme dit « postmoderne ». La revue *Questions féministes* se définissait comme féministe radicale. Pour une historicisation de ce courant : Abreu 2017.

<sup>3</sup> *Feminist Issues* est une revue étatsunienne publiée à partir de mars 1980. Initialement, Mary Jo Lakeland et Susan Ellis Wolf souhaitaient traduire en anglais et publier des textes de *Questions féministes*. Après le conflit qui a mis fin à *QF*, l'initiative s'est poursuivie avec une partie de l'ancien collectif de rédaction. Wittig figure comme *editor advisory* dès le premier numéro et dès le deuxième, Capitan Peter, Guillaumin, Mathieu et Plaza apparaissent comme « correspondants ».

<sup>4</sup> *Le Genre humain* est une revue née en 1981 à l'initiative notamment de Guillaumin, Léon Poliakov et Albert Jacquard. Son premier numéro s'intitulait « La science face au racisme » (Fresco, Olender 2017).

engagements, nous présentons dans ce dossier deux de ses textes publiés dans le journal du MRAP (Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples), *Droit et Liberté*, l'un datant de 1967 et l'autre de 1973.

Les concepts sont forgés dans des contextes historiques, politiques et théoriques précis. Replacer les idées dans leur contexte nous permet de rompre avec l'illusion rétrospective et de montrer qu'elles ont répondu à certains défis, aujourd'hui oubliés. Les textes classiques ne répondent pas aux enjeux du présent, et il serait réducteur de les analyser sous le prisme exclusif de nos préoccupations actuelles. Cependant, si l'on continue à lire et à penser avec Guillaumin, c'est parce que sa pensée nous fournit toujours des outils pour réfléchir sur le présent, comme le font les bons « classiques », et il s'agira ici de rendre hommage à une pensée vivante, actuelle.

### **Au commencement était la race**

Après des études de psychologie et d'ethnographie à la Sorbonne dans les années 1950<sup>5</sup>, Guillaumin intègre le Groupe d'Ethnologie sociale<sup>6</sup>. Elle y rencontre, dans les années 1960, Nicole-Claude Mathieu et Noëlle Bissetet, avec qui elle contribue à l'ouvrage collectif *La femme dans la société. Son image dans différents milieux sociaux* (Chombart de Lauwe et al. 1963, p. 17). À la fin des années 1960, elle commence à publier sur la race et le racisme. Elle soutient en 1969 sa thèse « Un aspect de l'altérité sociale : le racisme. Genèse de l'idéologie raciste et langage actuel »<sup>7</sup>, publiée en 1972 (et rééditée en 2002) sous le titre *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*.

---

<sup>5</sup> Pour plus d'informations biographiques, voir Juteau (2017), Lhomond (2017), Naudier et Soriano (2010).

<sup>6</sup> Ce centre, fondé en 1950 et initialement rattaché au Centre d'études sociologiques, est dirigé par Paul-Henry Chombart de Lauwe. Parmi ses axes de recherche on trouve : « La famille, la femme et l'homme » et « Les ségrégations de classes et de groupes ethniques ».

<sup>7</sup> Sous la direction de Roger Bastide, à l'École Pratique des Hautes Études.

Au moment de la rédaction de sa thèse, les études sur la race et le racisme sont peu développées en France. Léon Poliakov affirme ainsi que « tout reste à faire dans le domaine de l'histoire du racisme » (1961, p. 594). En sociologie, la situation n'est pas très différente : c'est surtout sur une bibliographie anglophone que s'appuie Andrée Michel pour son article sur les « Tendances nouvelles de la sociologie des relations raciales » (1962). En dehors des travaux d'Andrée Michel, Georges Balandier, Roger Bastide et Albert Memmi, la question est faiblement thématisée en sciences sociales. La situation change à partir de la fin des années 1960 avec la création du Centre d'études des relations interethniques/IDERIC<sup>8</sup> à Nice, de groupes informels comme le Groupe d'étude d'histoire du racisme autour de Poliakov à la MSH (Maison des Sciences de l'Homme) et de publications comme *Ethnies*. Mais au-delà du monde de la recherche française Guillaumin mobilise la littérature anglophone comme Franz Boas et Ruth Benedict ainsi que des auteurs anticoloniaux et antiracistes comme Frantz Fanon, Aimé Césaire, Cheikh Anta Diop, James Baldwin et Malcolm X.

Deux des grandes contributions de *L'idéologie raciste* ont été de montrer l'historicité de la catégorie « race » et de « donner une perspective sociologique à ce qui est habituellement abordé comme un phénomène biologique » (p. 11) La race était souvent considérée comme un « objet concret intervenant comme facteur de l'acte raciste » (p. 10), et le racisme était pensé comme ayant pour cause l'existence des races. Vers la fin des années 1930, certains commencent à « quitter "l'univers de l'évidence" pour interroger la notion » de race. Cependant, cette interrogation n'amène pas à une remise en cause de la catégorie "race" mais plutôt à une « problématique bipolaire culture/race » qui marquera durablement les recherches sur les relations raciales. Le travail de Guillaumin se situe dans une autre approche qui émerge à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale et déplace la question pour travailler sur les rapports

---

<sup>8</sup> Le CERIN est fondé en 1966 à l'initiative d'Henri Laugier. Ce centre devient après l'Institut d'études et de recherches interethniques et interculturelles (IDERIC).

sociaux « entre » groupes – ce qui permet un réexamen de la catégorie de race et « la reconnaissance dans cette notion de son caractère de catégorie historique et de création social transitoire » (1977, p. 11).

Prenant du recul historique, Guillaumin comprend que « l'altérité » dans laquelle se trouvent certains groupes n'est pas le simple reflet d'une distribution inégale de pouvoir et que la particularité du racisme actuel est une « biologisation de la pensée sociale, qui [tente] par ce biais de poser en absolu toute différence constatée ou supposée » (Guillaumin 2002 [1972], p. 14). L'idée de catégoriser l'humanité en « entités anatomiques-physiologiques fermées », historiquement récente, est consacrée au XIX<sup>e</sup> siècle dans un contexte de profondes transformations sociales – colonisation, révolutions bourgeoises et esclavage. Guillaumin, dès ses premières publications (1967, 1969), s'insurge contre l'idée de définir le racisme par l'hostilité ou par la « négativité » : il peut aussi s'exprimer par des jugements dit « positifs » (grande puissance sexuelle, sens familial, etc.). La base du racisme doit être cherchée ailleurs : dans la naturalisation de certains groupes. Guillaumin démontre alors comment l'invention de la Nature doit être comprise comme la face mentale des rapports de domination. Il ne s'agit pas encore « d'appropriation », concept qui émergera dans son travail quelques années après.

Dans ce premier ouvrage, Guillaumin met en évidence le « traitement analogue dont relèvent les diverses catégories aliénées et opprimées au nom d'un signe biologique irréversible, donc "racisées" » (Guillaumin 2002 [1972], p. 17). Pour elle, la marque biologique est le critère fondamental de la notion de race, même si les catégories investies de cette marque (les femmes, les homosexuels, les ouvriers, parmi d'autres) le sont « selon des schémas différents » (*ibid.*, p. 12). Si elle est partie des catégories dites « raciales », Guillaumin reconnaît au fur et à mesure l'existence d'une « certaine identité de traitement verbal entre des catégories dont le dénominateur commun était d'être "altérisées" ». Cela l'amène à aller au-delà des « races au sens courant » et de la perception du racisme comme des « relations hostiles entre des groupes strictement définis comme raciaux » pour inclure notamment les rapports

entre colonisateurs et colonisés, étrangers et nationaux mais aussi femmes et hommes (Guillaumin, 2002 [1972], p. 99). Elle y inclut aussi les homosexuels, dans un contexte où une perspective que l'on appellerait aujourd'hui « déconstructiviste » qui émergeait à peine<sup>9</sup>.

L'extension du concept de race que propose Guillaumin n'efface pas les distinctions entre différents types de racismes, son objectif étant de se concentrer sur les mécanismes communs de naturalisation des racisés·e·s. Car même si « les groupes racisés présentent chacun des spécificités concrètes », elle estime que « mettre l'accent sur la généralité des racismes dans une société donnée – et non sur la spécificité d'un racisme – nous donne une chance de distinguer la source de l'acte raciste et de définir la spécificité du racisant » (Guillaumin 2002 [1972], p. 18).

Cette approche extensive du racisme n'est plus à l'ordre du jour mais elle constitue une originalité de la réflexion de Guillaumin qui mériterait une plus grande attention. Affirmer, à la fin des années 1960, que ces groupes (les femmes, les Noirs, les Arabes, les Juifs, les homosexuels), supposés naturels, sont en fait un produit des rapports de domination, constitue une rupture et cela sous plusieurs angles.

Une rupture d'abord face au naturalisme dominant pour penser les femmes, les Juifs, les Noirs, les Arabes, les homosexuels. L'idée que les catégorisations ne sont pas le produit d'une existence biologique, qu'elles sont une construction sociale et historique, et que leur prétendue évidence ne sert qu'à cacher des rapports de domination bouleverse les certitudes mêmes de certains antinaturalismes, dont la critique ne va pas jusqu'une rupture radicale avec la conception naturaliste de ces « groupes ».

Ensuite, c'est une rupture avec des approches qui renvoient toute forme de domination aux rapports de classe, à une « superstructure » ou à un problème de « mentalités ». Guillaumin, dès ses premiers travaux, s'insurge contre cette

---

<sup>9</sup> Mary McIntosh publie *Le rôle homosexuel* en 1968. Sur l'importance de ce texte et pour un panorama des travaux de l'époque, voir par exemple Jeffrey Weeks ([1998] 2011).

idée. Si la race et le sexe sont compris comme produits de rapports sociaux, ceux-ci ne se réduisent pas aux rapports sociaux de production. Penser une séparation, au niveau analytique, entre les rapports de classe et les rapports de race ouvre la possibilité de concevoir autrement d'autres formes de domination, comme le suggère un compte rendu à l'époque de la première édition de *L'idéologie raciste* :

*Les concepts de classe sociale, de lutte de classes, d'impérialisme perdent peut-être ici un peu de leur opacité trop souvent entretenue. Et celui de pouvoir y prend, semble-t-il, un nouveau sens. Serait-ce le prélude à un autre chant que celui, funèbre, d'une certaine domination ?* (Moreau de Bellaing 1973, p. 206).

Moreau de Bellaing fait partie avec Guillaumin d'un groupe informel, le Laboratoire de sociologie de la dominance (LSD), auquel participent également Capitan-Peter et Mathieu. Ce groupe, qui a existé pendant environ dix ans, avait une problématique « tout entière centrée sur l'analyse des systèmes hiérarchiques et de domination » ; ce fut un « lieu de discussion passionnée et inventif » (Guillaumin 1992, p. 5).

Les nouvelles approches proposées par Guillaumin impliquent de nouveaux concepts. La pensée antiraciste et féministe a besoin de créer de nouveaux mots, de nouvelles catégories pour nommer ce qui ne peut l'être dans le langage dominant. Des comptes rendus de *L'idéologie raciste* saluent cet effort : Poliakov associe « l'élaboration d'une thèse radicalement neuve » avec ce besoin de forger de nouveaux concepts (1973, p. 94). Moreau de Bellaing remarque qu'il a fallu à l'auteure « forger de nouveaux concepts ou renouveler d'anciens concepts qui rendent possible l'explication : racisant/racisé, catégorisant/catégorisé, majoritaire/minoritaire. Concepts sans obscurité, puisque leur signification se noue dans la démonstration qui les met en place » (1973, p. 205).

Certains de ces concepts, inexistantes ou auparavant définies autrement, sont depuis entrés dans le vocabulaire courant des sciences sociales. *L'idéologie raciste* a marqué durablement les réflexions sur le racisme. Véronique de Rudder affirmait au début des années 1990 que « toutes les analyses contemporaines sur le racisme y font référence, et aucune ne peut sérieusement

s'en passer » (1991, p. 78). Depuis, les travaux sur le sujet se sont beaucoup développés et le travail de Guillaumin a sûrement contribué à cette expansion des recherches sur le sujet.

### La création de la théorie du sexage

#### *Natur-elle-ment*<sup>10</sup>

Dans les années 1950-1960, une génération d'intellectuelles dans le sillage de Beauvoir écrivent sur la « question » ou la « condition » féminine (Chaperon 2001). Guillaumin, un peu plus jeune que les femmes de cette génération, soutient sa thèse avant l'émergence de ce qu'on appelle la « deuxième vague ». Parmi ses références, on peut retrouver Andrée Michel, Simone de Beauvoir, Evelyne Sullerot, Betty Friedan ou Ruth Benedict. L'époque est marquée par le développement des approches antinaturalistes des catégories de sexe et race. On tente de dissocier biologie et culture, de sortir d'une correspondance obligatoire entre sexe biologique et « féminité ». Mais, comme l'affirme Mathieu au début des années 1970, les travaux de sociologie laissent planer l'ambiguïté entre sociologique et biologique et « les sexes comme produit social de rapports sociaux ne semblent guère jusqu'à présent être un objet d'interrogation » (Mathieu 1973, p. 101). Si de nombreux travaux des années 1960 partent bien de l'idée que l'on « ne naît pas femme, on le devient » et qu'il n'y a pas de correspondance obligatoire entre sexe biologique et « sexe social » ou genre, le sexe continue à être compris comme un donné. La revue *Questions féministes* fait un pas de côté : prolongeant la critique du féminisme révolutionnaire, elle considère que « hommes » et « femmes » sont des catégories historiquement construites, dont l'élimination est possible grâce à la destruction du système qui les constitue :

*femmes = classe sociologiquement définie dans (à l'intérieur, par) un rapport d'oppression matériel et historique, mais dont l'oppression est elle-même idéologiquement rapportée par le*

---

<sup>10</sup> Titre du n° 3 (mai 1978) de la revue *Questions féministes*, numéro où Guillaumin a publié la deuxième partie de son texte « Pratique du pouvoir et idée de nature ».



*groupe dominant à une soi-disant détermination biologique de la classe opprimée, et d'elle seule* (Collectif 1977, p.16).

Delphy, Mathieu, Capitan Peter, Plaza, Lesseps, Hennequin et Wittig ont mené cette critique pionnière, qui constitue un tournant dans la pensée féministe. Guillaumin y a grandement contribué, à partir de ses travaux sur les racisé·e·s et sur l'idée de nature des exploité·e·s.

Entre 1975 et 1976, Guillaumin participe au groupe « Catégories de sexe et catégories de classe/Economic Relations in Domestic Groups »<sup>11</sup>, qui réunit celles qui formeront la base de *Questions féministes* et des féministes anglaises (dont certaines participent au « *Domestic Labour* » *debate*). Guillaumin y présente une première version de son texte « Pratique du pouvoir et idée de nature ».

La création de la revue *Questions féministes*, en 1977, répond à un contexte particulier. La presse féministe connaît une phase d'effervescence notamment à partir de 1974. Mais ces revues et journaux publient plutôt des textes courts<sup>12</sup> : « souvent refusés, les textes plus longs n'étaient acceptés que par de rares revues, comme *Les temps modernes* » (Delphy s.d., p. 1). *Questions féministes* naît pour répondre à ce besoin d'un espace de discussion théorique. Mais pas n'importe quel espace toutefois : « Revue théorique féministe radicale », cette publication est ancrée dans une perspective qui s'oppose à la fois aux approches « naturalistes » et à la « tendance lutte de classes ».

### ***Le concept de sexage***

L'un des éléments essentiels mis en avant par l'analyse féministe des années 1960-1970, écrits militants ou ouvrages à

---

<sup>11</sup> Ce groupe créé en 1975 est lié, du côté français, à la Maison des Sciences de l'Homme et, du côté anglais, au *Social Science Research Council* (Londres). Il est composé de chercheuses anglaises et françaises comme Diana Barker [Leonard], Leonore Davidoff, Jalna Hanmer, Jean Gardiner, Hilary Land, Maxine Molyneux, Jane Shaw et Anne Whitehead du côté britannique ; Noëlle Bisseret, Colette Capitan-Peter, Christine Delphy, Colette Guillaumin, Emmanuelle de Lesseps, Nicole-Claude Mathieu, Monique Plaza et Ursula Streckeisen du côté français.

<sup>12</sup> Sur la presse féministe de l'époque : Kandel 1979 ; Laroche et Larrouy 2011.

portée plus théorique, est l'énonciation des rapports entre les sexes comme rapports politiques. Le premier acte de la production théorique des féministes radicales est la définition des femmes comme une caste, comme une classe. Ce n'est pas le sexe biologique ou la maternité à l'exemple de l'analyse Shulamith Firestone (1972 [1970]) qui fondent les classes de sexe, ni la sexualité comme l'analyse Kate Millet (1971 [1970]), mais un rapport d'appropriation, que Guillaumin désigne par le terme de « sexage » (2016 [1978]). Elle élargit la proposition féministe dominante de l'époque selon laquelle le travail gratuit dans la famille serait au fondement de l'oppression et de l'exploitation des femmes (Dupont [Delphy] 1970 ; Un collectif italien 1976). Elle montre que « le mariage n'est que la surface institutionnelle (contractuelle) d'un rapport généralisé ; l'appropriation d'une classe de sexe par l'autre. Rapport qui concerne l'ensemble des deux classes et non une partie de chacune d'entre elles comme pourrait le laisser croire la considération du seul contrat matrimonial ». Mais le mariage, comme forme privée de l'appropriation, contredit l'appropriation collective. « S'il [le mariage] exprime et limite le sexage en restreignant l'usage collectif d'une femme et en faisant passer cet usage à un seul individu, il prive du même coup les autres individus de sa classe de l'usage de cette femme déterminée. » (Guillaumin 2016 [1978], p. 38-43).

Le rapport de sexage renvoie à l'appropriation des femmes, de leur corps, de leur travail et des fruits de leur travail, un rapport qui comporte un travail d'entretien physique, émotionnel et intellectuel des êtres humains, effectué hors salariat dans le cadre de la famille et dans d'autres institutions. Divers moyens assurent le maintien de l'appropriation de la classe des femmes : le marché du travail où leur salaire demeure inférieur à celui des hommes ; le confinement dans l'espace ; la démonstration de la force (les coups) ; la contrainte sexuelle ; enfin, l'arsenal juridique et le droit coutumier (Guillaumin 2016 [1978], p. 38-43). Ce n'est pas seulement la force de travail des femmes qui est accaparée, mais son origine, le corps en tant que réservoir de force de travail (2016 [1978], p.19). Guillaumin est particulièrement attentive à la dimension idéologique : rapport matériel d'appropriation et effet idéologique sont pensés

comme les deux faces d'un même phénomène, l'effet idéologique ou « face idéologico-discursive » ou « discours de la nature » en constituant la « forme mentale » (2016 [1978], partie II : Le discours de la nature). Elle montre ainsi « que les appréhensions conceptuelles ne sont pas distinguables des relations sociales : elles sont elles-mêmes une relation sociale. Non que ces notions, idées, concepts et théories soient des “reflets” (les considérer ainsi serait simplement repousser le problème de l'origine des phénomènes mentaux de “l'idéologie”) mais plutôt sont-elles *la face mentale* des rapports concrets » (2016 [1981], p. 216-217, en italique dans le texte)<sup>13</sup>. Dans cette perspective ses analyses mettent fortement l'accent, tant au niveau empirique que théorique, sur l'engagement corporel propre à toutes pratiques sociales, décrivant longuement le déplacement des femmes dans l'espace, soulignant le langage et les modes d'apprentissages différenciés selon les sexes (jeux, attitudes, vêtements...) (Guillaumin, 2016 [1978 et 1992]).

Par ailleurs, travaillant très précisément sur le sens du langage, Guillaumin met en garde contre un emploi du terme patriarcat dans une acception très générale équivalente à toute forme de domination masculine. En revanche, elle insiste sur ses contenus historiques et ethnologiques (1979). Ainsi la définition des classes de sexe en classes antagonistes n'est pas le patriarcat : « En ce sens que “patriarcat” désigne un mode particulier, une variante, historiquement et géographiquement délimitée, de la domination des hommes. » (2017 [1998]). Cette distinction entre la mise en évidence d'un rapport social de domination entre les sexes et les diverses modalités que prend ce rapport, est loin d'avoir été prise en considération par les critiques les plus souvent formulées à l'égard de la théorie du sexage comme une approche non historique des relations entre les sexes. Deux articles de ce dossier portent précisément sur des analyses en termes de sexage dans des contextes très diversifiés : Estelle Miramond analyse les politiques inter-

---

<sup>13</sup> Cette analyse de l'idéologie peut être rapprochée de celle de Maurice Godelier (1984) définissant l'idéal et le matériel comme composantes de tout rapport social (Daune-Richard et Haicault 1985).

nationales « anti-traite » engagées au Laos et en Thaïlande, et Hélène Nicolas formule de nouvelles hypothèses dans l'étude des groupes Kanak de l'île de Lifou.

### ***Réceptions du sexage***

Parmi les premières critiques, Irène Théry s'oppose dans la *Revue d'en face*<sup>14</sup> (1981) à la conceptualisation en termes de « classes de sexe » : le recours aux catégories marxistes des rapports entre les sexes comme rapport de production (l'usage du corps féminin comme force de travail), est dénoncé comme « réductionnisme économiste ». Pour Théry, cette théorie est ainsi incapable de rendre compte des diverses contradictions dans les relations entre hommes et femmes et réduit l'analyse de la sexualité et de la procréation à des rapports de production. C'est effectivement l'un des points centraux de la controverse : la réfutation de l'antagonisme entre les classes de sexe. Théry refuse la mise en parallèle entre la femme mariée et la prostitution qu'opère l'analyse de la sexualité comme usage physique du corps des femmes. En filigrane apparaissent les fractures plus ou moins fortes qui divisent les mouvements féministes dans l'analyse de la prostitution.

Au cours des années 1970 et 1980 un autre aspect des controverses au sein des théories féministes porte sur la nature des liens entre production domestique et capitaliste, sur l'articulation du système patriarcal et du système capitaliste. Ces débats ont des tournures plus ou moins académiques mais sont essentiels quant aux stratégies ou alliances pour les mouvements féministes et ont déjà donné lieu à diverses publications<sup>15</sup>. Au sein des études féministes, les années 1980 voient des premières formes d'institutionnalisation des recherches féministes et sur les femmes. La création du réseau APRE (Atelier/Production/Reproduction) au CNRS répond à une volonté d'échanges, de confrontations théoriques et méthodo-

---

<sup>14</sup> *La Revue d'en face*, revue de politique féministe créée en mai 1977, d'abord éditée chez Savelli, rejoint les éditions Tierce à partir de novembre 1978. Elle propose une alternative à la fois à *Psychanalyse et Politique* et aux *Féministes radicales*.

<sup>15</sup> Dalla Costa et James 1973 ; Delphy et Léger 1998 [1976] ; Collectif *l'Insoumise* 1977 ; Guillaumin 1979 ; Bourgeois *et al.* 1978.

logiques<sup>16</sup>. Néanmoins, l'engagement dans un travail collectif pour conforter une conceptualisation des rapports de sexe n'efface pas une très grande diversité des approches. Parmi elles, un ensemble d'analyses tentent de se démarquer des approches qui prioriseraient le rapport de classe de sexe face aux autres rapports sociaux – de classe tout particulièrement. Selon ces approches les rapports sociaux de sexe ne font pas système, ils ne sont pas autonomes mais toujours articulés aux autres rapports sociaux – de classe, de génération. Ils s'expriment dans l'ensemble de l'espace social, le travail, l'emploi, l'école, la famille, l'État et les politiques sociales. La promotion du terme « rapports sociaux de sexe » s'impose alors pour se démarquer des analyses en termes de classes de sexe (Battagliola *et al.* 1986 ; Tahon 2004 ; Haicault 2000).

Au Québec pourtant, Danielle Juteau et Nicole Laurin s'emparent des analyses de Guillaumin pour mettre au jour les transformations en cours du salariat. Il s'agit moins, selon elles, d'une contradiction entre sexage et rapport salarial que d'une transformation du système de sexage – par une généralisation des formes d'appropriation collective par les institutions tant étatiques que capitalistes. Partant de l'hypothèse que l'appropriation collective se réalise aussi bien dans le contexte de rapports particuliers, interindividuels, entre les hommes et les femmes, que dans le contexte de rapports généraux, institutionnels, elles mettent au jour les différenciations et discriminations en cours dans la mise au travail des femmes comme l'expression du rapport de classe de sexe dans le travail salarié. Les transformations contemporaines du salariat seraient

---

<sup>16</sup> Ce regroupement est financé par le programme PIRTTEM (Programme interdisciplinaire de recherche sur la technologie, le travail, l'emploi et les modes de vie) du CNRS de 1985 à 1987 (plus d'une trentaine de participant·e·s) ; l'ensemble des séminaires donnent lieu à publication (responsables des publications Marie-Agnès Barrère-Maurisson et Annette Langevin). Un colloque international en novembre 1987 rencontre une très large audience. L'APRE, constitué à la suite du groupe « ad hoc » de Mexico et la publication du *Sexe du travail* regroupe l'essentiel des équipes CNRS et universitaires du domaine de l'époque (CSU-Paris, LEST-Aix en Provence, GEDISSTt-Paris, Groupe d'étude des rôles de sexes, de la famille et du développement, CEDREF Université Paris VII, Université de Nantes...).

l'expression de cette appropriation collective, soulignant ainsi l'importance des forces patriarcales qui s'exercent au sein du marché du travail (Juteau et Laurin 1988). Cet article est issu d'une communication au colloque international de l'APRE cité ci-dessus et établit à cette occasion les liens entre l'analyse de Guillaumin et les recherches portant sur l'articulation entre rapports sociaux de sexe, de classe, de génération, puis d'ethnicité.

Ainsi, à de rares exceptions, le concept de sexage est peu discuté par les études féministes à cette époque : parler de classe de sexe et désigner si fortement la dépendance des femmes aux hommes comme appropriation et réduction à l'état de choses est incontestablement « tabou » (Guillaumin 1979)<sup>17</sup>. De même l'article « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées » (2016 [1981]) publié dans la revue québécoise *Sociologie et sociétés* n'est vraiment connu en France que dans la deuxième moitié des années 1990. Durant les années 1980-1990, Colette Guillaumin publie régulièrement dans les revues : *Le Genre Humain, Pluriel, L'homme et la société, Sexe et race. Discours et formes d'exclusion au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*<sup>18</sup>. C'est essentiellement son travail sur le racisme qui est étudié dans les universités, dans le cadre des relations inter-ethniques, notamment dans le laboratoire de l'URMIS (Unité de recherche sur les migrations) à l'Université de Nice et à l'Université Paris Diderot<sup>19</sup>.

### **Republication et redécouverte**

À partir des années 1990, l'usage du concept de genre s'étend en France, par le biais de la littérature de langue anglaise, notamment la publication en français de l'article de

---

<sup>17</sup> Débat organisé entre Colette Guillaumin et « plusieurs copines », militantes passées par l'extrême gauche.

<sup>18</sup> Revue créée en 1985 par Rita Thalman et publiée jusqu'en 1999 par le CERIC (Centre d'études et de recherches inter-européennes contemporaines), Université Paris VII.

<sup>19</sup> L'université de Paris VII est pionnière pour la mise en connexion des études concernant le genre ou les rapports sociaux de sexe et celles sur les minorités ethniques ou en migration (Réseau « Femmes en migrations » à l'initiative du CEDREF et de l'URMIS à partir de 1997).

Joan Scott « Le genre comme catégorie utile d'analyse historique » qui touche un large public (Scott, 1988 [1986]), puis avec le travail de Judith Butler (2005 [1990]). Le mouvement féministe français connaît un nouvel essor marqué par l'importante manifestation du 25 novembre 1995, profitant de l'élan d'une grève massive au même moment, mais aussi avec l'effet d'entraînement de la Conférence de Pékin cette même année qui « tire » le féminisme vers des perspectives plus institutionnelles, au premier rang desquelles une parité potentiellement très naturaliste et une compréhension ONUisienne du terme de genre<sup>20</sup>. La publication en 1991 d'un recueil de textes de Mathieu (2013 [1991]) puis en 1992 de Guillaumin (2016 [1992]), avec le soutien de l'ANEF (Association nationale des études féministes, qui vient d'être créée en 1989)<sup>21</sup> s'avère cruciale pour rendre accessible ces textes à la nouvelle génération, au moment où les enseignements sur les femmes, les rapports sociaux de sexe et le genre connaissent un renouvellement. En 1995, est publié en anglais chez Routledge un choix d'articles avec une préface de Danielle Juteau qui montre l'ampleur du travail de Guillaumin et sa transversalité aux champs féministes comme des relations inter-ethniques. Si, dès les années 1980, les articles publiés dans *Questions féministes* l'ont également été en anglais dans la revue *Feminist Issues*, leur réédition pour un plus large public est bienvenue : dans cette perspective, Juteau rédige une importante introduction rappelant les divers contextes historiques et politiques de rédaction des textes.

C'est surtout au début des années 2000, au moment où les virulents débats autour de la question des signes religieux à l'école traversent la société française et le mouvement féministe, que les travaux de Guillaumin font l'objet d'une nouvelle attention de la part des études féministes en France

---

<sup>20</sup> Des années 1970 à aujourd'hui se dessine ainsi un parcours quelque peu paradoxal des recherches féministes, longtemps laissées aux marges de la recherche et qualifiées d'idéologiques et militantes : le contexte international favorise désormais l'émergence de nouveaux experts et universitaires. (Fougeyrollas-Schwebel 2000 ; voir également Collin 1995).

<sup>21</sup> Aux éditions Côté femmes. La collection poursuivra son travail aux éditions de L'Harmattan, collection « Bibliothèque du féminisme » (1996-2009).

(R. Dahhan, P. Picot, D. Trawalé, C. Cossée et A. Rabaud dans ce dossier). Dans les universités, les analyses en termes de genre se développent dans un spectre disciplinaire plus étendu, bénéficiant de supports institutionnels renforcés (Fougeyrollas-Schwebel *et al.* 2003) et la jeune génération de chercheuses-chercheurs s’empare de thématiques de recherches peu représentées antérieurement. De nouvelles controverses émergent interrogeant l’existence d’une troisième vague du féminisme (Lamoureux 2006). Les débats sur l’imbrication des dominations sexiste et raciste se multiplient, suscitant des traductions en français du *black feminism*<sup>22</sup>. À la même période, l’association d’étudiant·e·s sur le féminisme, les femmes, le genre et la sexualité EFIGIES, créée en 2003, organise les 12 et 13 mai 2005 à l’IRESCO ses premières journées d’études sur le thème « Le genre au croisement d’autres rapports de pouvoir ». Ce projet, qui s’inscrit dans le sillage des travaux de Colette Guillaumin et entend lui rendre hommage, constitue pour beaucoup, la première rencontre avec ses publications.

### Lectures contemporaines de Guillaumin

Quinze ans plus tard, la société française a changé. La présence et la visibilité des personnes issues des migrations post-coloniales se sont accrues, le racisme et l’islamophobie se déploient avec une virulence croissante. La recherche et l’enseignement sur le genre et les sexualités ont beaucoup gagné en légitimité mais s’inscrivent dans une université néolibéralisée où la concurrence et la pression à se distinguer en produisant sans cesse de nouvelles analyses sont exacerbées. Le paradigme de l’intersectionnalité s’est considérablement développé, dans le domaine académique comme dans les milieux militants (Dorlin 2005 ; Palomares et Testenoire 2010 ; Davis, 2015). Notion ouverte et souple mais relativement floue,

---

<sup>22</sup> Publication en français de *Sister Outsider* d’Aude Lorde (2003) ; *Cahiers du Genre* (2005 et HS 2006) ; *Cahiers du Cedref* (2006) ; Dorlin et Rouch Textes choisis et présentés par Elsa Dorlin, *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000* (2008). Réédition en 2007 de *Femmes, race et classe* d’Angela Davis déjà paru en français en 1983.



elle est reprise par toutes sortes d'acteur·e·s au point d'avoir parfois souffert ce que certaines qualifient de « blanchiment » (Bilge 2015) ou d'être utilisée en dehors des personnes racisées elles-mêmes (Aït Ben Lmadani et Moujoud 2012). Cependant, cette notion apparaît généralement comme l'instrument et le synonyme de la volonté d'articuler la race au sexe, afin de ramener sur le devant de la scène le racisme, les personnes racisées et tout particulièrement les femmes racisées. C'est pourquoi, même lorsque c'est dans une version qui laisse dans l'ombre les questions de classe (et surtout l'analyse du mode de production capitaliste)<sup>23</sup>, le paradigme intersectionnel apparaît à beaucoup comme bienvenu, tant le féminisme français souffre d'un important retard en matière de race/racisme. Simultanément, les perspectives *queer* d'abord, et plus récemment *trans\**, dans leur très grande variété, incluant les analyses *queer* et *trans of color*, ont acquis un poids important dans l'activisme comme à l'université. Elles visent de leur côté, notamment, à interroger la binarité ô combien réductrice « des genres » et la naturalité du sexe. Enfin, encore plus récemment traduites en français, les perspectives décoloniales latino-américaines et des Caraïbes viennent affirmer que le genre lui-même est une imposition coloniale venue dichotomiser – sur un modèle occidental – des sociétés bien plus complexes (Lugones 2019 [2008]).

Ce nouveau cadre nous amène à éclairer ici ce qui, à la lecture de Guillaumin, paraît parfois problématique aujourd'hui – en tentant de dissiper des attentes anachroniques ainsi que certaines formes de méconnaissance historique<sup>24</sup>, pour mieux souligner les spécificités de son travail et son intérêt actuel.

---

<sup>23</sup> Nous n'avons pas ici la place d'aborder suffisamment la question de la classe : nous la laisserons donc de côté. Signalons toutefois que Guillaumin souligne l'importance de la contradiction entre rapports d'appropriation et rapports d'exploitation. Jules Falquet suit cette piste, dans une perspective historique et structurelle, pour analyser la mondialisation néolibérale en proposant les concepts de « vases communicants » (2015) et de combinatoire *straight* (2016).

<sup>24</sup> Renforcées par l'effacement systématique et récurrent de l'histoire du féminisme, qui conduit à la perpétuelle illusion de l'année zéro qui avait également frappé les militantes et les théoriciennes de 1970.

***Autour de la « classe des femmes » et de l' « analogie » entre sexe et race***

Le concept guillauminien de « classes de sexe » avait été remis en cause pour défendre la prééminence des classes sociales (voir *supra*), il est aujourd'hui critiqué comme homogénéisant et binaire. La première critique (homogénéisation) fait aujourd'hui le plus souvent référence à des différences, voire des antagonismes liés la race. Pourtant, Guillaumin n'homogénéise pas les femmes et ne méconnaît pas la diversité de leurs situations, notamment sous l'effet de l'appartenance à divers groupes racisés, comme l'a bien analysé Juteau (2010 ; 2015). Un texte de 1977 montre qu'elle saisit même les « effets croisés » du sexe et de différentes positions de races – en l'occurrence, par rapport à l'activité-travail :

*En 1977 en France, par exemple, si on se trouve en face d'une femme, on se trouve à coup sûr devant quelqu'une qui accomplit gratuitement le travail domestique, et probablement quelqu'une sans salaire également, ou parfois contre un salaire, qui nettoie physiquement les tout-petits et les vieillards, dans la famille ou dans des établissements publics et privés, et il y a de fortes chances que l'on se trouve en face de quelqu'une de ces travailleurs au SMIC ou au-dessous que sont les femmes (Guillaumin 2016 [1977], p. 180-181).*

Elle ajoute :

*En 1977 en France, si on se trouve face à un homme méditerranéen – et c'est à dessein que je n'emploie pas un terme national, car la nationalité n'a rien à voir alors que la région du monde est déterminée... – on a de fortes chances de se trouver en face de quelqu'un de ces travailleurs avec un type de contrat spécifique ou même qui risque de n'en avoir pas du tout, et peut-être même pas de permis de séjour, de quelqu'un qui fait davantage d'heures que les autres travailleurs, et ce dans le bâtiment, les mines ou l'industrie lourde. En 1977, si on se trouve en face d'un Afro-Américain, homme ou femme, on a toutes les chances de se trouver en face de quelqu'un employé dans le tertiaire et spécialement dans les services : hôpitaux, transports, communications ; et précisément quelqu'un employé dans le service public (Guillaumin 2016 [1977], p. 181-182).*

Plus loin elle continue dans cette idée :

*En 1977 en France, si on se trouve en face d'une femme méditerranéenne, on a toutes les chances de se trouver en face de quelqu'une qui travaille également dans les services mais pas dans le secteur public, dans le privé cette fois-ci, privé individualisé (un patron particulier) ou collectif (une société) : femme de ménage, concierge, employée de cuisine, etc. ; en face de quelqu'une qui fait contre un salaire sous-smicard (comme femme) un travail de domestique (comme méditerranéenne) et gratuitement le travail domestique familial (comme femme), etc. (Guillaumin 2016 [1977], p. 181-182).*

Cette citation, fort riche, n'est pas sans évoquer l'analyse très approfondie que proposera plus tard Evelyn Nakano Glenn (1992) de la distribution des positions professionnelles en fonction de la race et du sexe aux États-Unis. Guillaumin n'y aborde toutefois pas directement la conflictualité intra-catégorielle au sein des classes de sexe. Elle en a pourtant largement conscience, mais la place en premier lieu sur le plan des « oppositions politiques » – nous y reviendrons. Notons déjà qu'au niveau pratique, Guillaumin a participé activement à plusieurs conflits au sein du mouvement féministe, tout particulièrement contre le naturalisme du groupe « Psychanalyse et politique »<sup>25</sup>. À un niveau théorique, rappelons que les analyses marxistes canoniques de la classe n'empêchent nullement de saisir le conflit entre différentes fractions de classe – sans quoi Gramsci n'aurait jamais pu théoriser l'hégémonie. Ainsi, penser avec Guillaumin qu'il existe une classe des femmes n'oblige ni à l'homogénéiser, ni à nier les oppositions d'intérêts en son sein, comme l'ont soutenu à propos des travailleuses domestiques et de leurs employeur·e·s, Moujoud et Falquet (2010).

Deuxième interrogation contemporaine : penser en termes de classes de sexe ne produit-il pas un « binarisme » problématique, risquant d'entériner l'idée naturaliste selon laquelle les inégalités de sexe résulteraient finalement d'un indéniable dimorphisme sexuel (ignorant ou condamnant dans le même

---

<sup>25</sup> Note de la rédaction, voir *infra*. : Laurie Laufer « Du rire à la joie : psychanalyse, féminisme et politique ».

souffle la multiplicité des corps et des expressions de genre) ? Cette interrogation semble relever d'une méconnaissance de la définition des rapports sociaux – qui se placent à un autre niveau d'analyse que les relations sociales –, confondant leurs effets et leurs logiques. Car la binarité est le « résultat » de l'antagonisme (qui implique la création d'« autres différents-inférieurs »), antagonisme lui-même créé par le rapport social d'appropriation (cause). C'est bien pourquoi la lutte doit viser à abolir les rapports sociaux de pouvoir (qui sont problématiques en eux-mêmes et tendent effectivement à homogénéiser le groupe minoritaire) et non à produire ou à cultiver la multiplicité au sein des différentes classes, multiplicité empirique qui est bien réelle, mais qui en elle-même ne met pas à mal le système. C'est ce qu'explique Wittig (2001 [1980]), en s'appuyant explicitement sur Guillaumin pour dire que l'existence du « tiers » lesbien (et non pas de l'homosexualité féminine) prouve la fausseté de l'idéologie binaire dominante. Cependant pour Wittig, comme pour Guillaumin, il ne s'agit pas que les lesbiennes se constituent en groupe identitaire ayant pour seule fin de mener une vie à part ou de subvertir de simples (hétéro)normes, mais bien qu'elles attaquent de toutes leurs forces et « collectivement » l'idéologie de la différence des sexes (*alias* la pensée *straight*), en tant que face mentale d'une formation sociale basée sur les rapports de sexage.

Un troisième thème est celui de l'analogie – terme qui pose une réelle difficulté sémantique, puisqu'il peut aussi bien signifier « parenté, similitude » et permettre des rapprochements pédagogiques et heuristiques, qu'être connoté péjorativement, quand il se réfère à des mises en lien hâtives ou paresseuses, voire erronées et même fautives. Or dans le domaine de la race, la question est brûlante, étant donné les analogies si souvent posées aux États-Unis, d'abord au XIX<sup>e</sup> siècle entre l'esclavage et le mariage, puis une fois obtenue l'abolition, entre racisme et sexisme, et les puissantes critiques des femmes et des féministes noires étatsuniennes contre ces analogies. Elles ont notamment souligné leur naïveté face aux terribles réalités vécues par les esclaves, regretté qu'elles conduisent à usurper la légitimité des luttes abolitionnistes et antiracistes au profit des luttes de femmes

essentiellement blanches, et qu'elles empêchent de penser avec précision l'une, l'autre ou les deux réalités. Surtout, depuis la célèbre apostrophe de Sojourner Truth de 1851, les femmes noires états-uniennes pointent la difficulté à penser, dans le cadre de l'analogie, la situation des personnes qui sont à la fois racisées et féminisées – comme le rappellent Bentouhami et Guénif (2018). Le malaise demeure depuis lors, même si l'on ne saurait plaquer mécaniquement les critiques des féministes noires états-uniennes sur les mouvements sociaux et les traditions théoriques antiracistes et féministes françaises, issues d'histoires esclavagiste, coloniale et migratoire spécifiques<sup>26</sup>. Car la double influence du marxisme et du structuralisme français contribue à placer Guillaumin « ailleurs ». Notamment parce que, comme on l'a vu, elle propose une analyse approfondie du racisme à partir de systèmes d'esclavage coloniaux variés qui vont au-delà des États-Unis pour inclure notamment les Caraïbes, mais aussi à partir de l'antisémitisme, et encore des migrations issues du pourtour méditerranéen. En ce sens, elle ne rapporte pas le sexe qui serait central, à un racisme superficiellement compris et confondu avec l'esclavage de plantation états-unien, mais tire de l'analyse du racisme des réflexions globales sur l'altérisation.

C'est pourquoi l'affirmation de Delphine Naudier et Eric Soriano (2010) selon laquelle Guillaumin aurait pratiqué une analogie « vertueuse » car pédagogique, prête aux malentendus, car Guillaumin ne formule pas le type d'analogie dénoncée par les Afro-États-uniennes. Notons d'abord qu'elle utilise bien plutôt les termes de « parentés », de « rapprochements » possibles, entre sexage et esclavage, que celui d'analogie, étant très critique de ce « mode d'approche qui sous-tend constamment la pensée "d'ordre" dans son refus d'analyser les processus de changement » (Guillaumin 2016 [1978] , p. 161). Sa réflexion est aussi fort éloignée d'une vision anhistorique et larmoyante qui ferait de l'esclavage « le sens commun de l'horreur » : elle est fondée au contraire sur l'analyse

---

<sup>26</sup> Pour une analyse détaillée du livre pionnier, en France, de *La parole aux Négresses*, l'ouvrage de la Sénégalaise vivant alors en France, Awa Thiam, qui date de 1978, on verra Bruneel et Gomes Silva (2017).

sociologique et politique de faits historiques. Surtout, au lieu de placer en miroir classe et race et eux seuls, elle réfléchit à partir d'un ensemble de régimes sociaux qui incluent le servage, le système de caste, ainsi qu'un ensemble circonstancié de différentes logiques esclavagistes<sup>27</sup>. Car ce qu'elle ambitionne, c'est bien de dégager en amont de ces systèmes à la fois variés et apparentés, une logique globale, qu'elle nomme « pratique du pouvoir et de l'idée de Nature, ou rapports d'appropriation ».

***Penser les femmes racisées, penser l'imbrication des rapports sociaux de sexe et de race***

Venons-en maintenant à la question de « l'angle mort », ou à l'idée que la théorie du sexe aurait été pensée avant tout à partir des femmes blanches (occidentales, de classe favorisée), et qu'elle ne décrirait en fait que leur situation. Observons une à une les expressions de l'appropriation telles que formulées par Guillaumin : les femmes racisées ne sont-elles pas appropriées, dans leur temps, leurs corps, les produits de leurs corps, ne font-elles pas les frais de la violence physique et sexuelle de la classe de sexe antagonique, n'ont-elles pas la charge physique des membres invalides et valides du groupe ? Quand on regarde les moyens de leur appropriation, ne sont-elles pas repoussées aux marges du marché du travail, confinées dans l'espace, tenues en lisière par un ensemble de violences physiques et sexuelles, et ligotées par le droit consuetudinaire et positif ? Ainsi, le concept d'appropriation semble pertinent pour les femmes racisées. Il est aussi suffisamment ouvert pour permettre d'analyser un certain nombre de transformations qui ont eu lieu depuis leur première formulation. Par exemple, le « confinement dans l'espace » peut servir à penser les restrictions étatiques de la mobilité des femmes à travers les politiques migratoires, comme l'a suggéré Jules Falquet à propos de l'hétérocirculation des femmes (2011) et comme le

---

<sup>27</sup> Par exemple, dans les textes de 1978, elle distingue d'un côté Rome (*familia*), les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles en Amérique du Nord et aux Antilles ; de l'autre, des situations d'esclavage avec des limites de durée en années : société hébraïque, cité athénienne sous certaines réserves, États-Unis du XVII<sup>e</sup> ; ou encore des situations de servage avec des limites de durée en jours par semaine.

propose Estelle Miramond dans ce dossier, en analysant les logiques de « lutte contre la traite » des jeunes Laotiennes.

Il est certain que les femmes racisées, dans leur grande diversité, sont appropriées différemment des femmes racisantes, tout autant que des hommes racisés, cela est manifeste. Mais pourquoi, au lieu de voir ces femmes racisées comme « doublement marginalisées » par les théories de l'appropriation de race et par celle de sexe, ne pas renverser la pensée et « voir en elles les sujets centraux de l'appropriation » ? Et simultanément, pourquoi ne pas concevoir aussi bien les hommes racisés que les femmes blanches, comme des groupes « marginaux » par rapport à l'appropriation ? Ce n'est pas l'analyse de Guillaumin qui l'empêche, mais peut-être plutôt le fait que pour beaucoup de femmes blanches et de racisés hommes, apparaître comme des cas particuliers des rapports de pouvoir mettrait à mal leur hégémonie sur les luttes et sur la théorie.

On peut ainsi faire une lecture des travaux de Guillaumin sur la race d'une part, sur le sexe de l'autre, non pas comme de deux analyses « tubulaires » et analogiques, mais bien comme d'une même proposition qui permet de saisir simultanément ces deux rapports, tous deux conçus comme des rapports d'appropriation (possédant chacun des spécificités). On peut alors non seulement penser la situation des femmes racisées, mais la placer au centre de l'analyse. Un autre élément souligne que Guillaumin conçoit les rapports sociaux de sexe et ceux de race comme imbriqués : il s'agit de sa dernière intervention publique, en 1997, bien avant les déchirements du mouvement à l'occasion de la loi sur l'interdiction des signes religieux à l'école. Elle y fustige « [l'arrogance] raciste [du mouvement féministe en France], dont l'envers est une culpabilité affichée », et qui consiste à s'aveugler.

*Aux rapports de force [...] Doubles et toujours à l'œuvre ensemble.*

*- Ceux qui soumettent certains groupes aux autres [...] quel que soit par ailleurs leur caractère particulier : classe, religion, nation, culture, « race », etc.*

- *Ceux qui mettent les femmes à la merci des hommes, de leur groupe précisément [...] Ce sont à ces derniers rapports que se confrontent les féministes. Explicitement. Et elles sont obligatoirement confrontées aux premiers dans la mesure où les relations des femmes aux hommes sont partie prenante des relations des hommes entre eux (Guillaumin 2017 [1998], passages mis en avant en romain par nos soins).*

Guillaumin insiste bien sur la simultanéité des rapports de sexe et d'un ensemble d'autres rapports de pouvoir. Elle souligne la grande variété des violences auxquelles les femmes peuvent être confrontées selon leur appartenance à différents groupes, selon qu'il s'agisse de groupes majoritaires ou minoritaires :

*Appartenir à certains groupes permet ou bien empêche d'être lesbienne (je ne dis pas homosexuelle). Appartenir à certains groupes confronte directement aux hommes auxquels on appartient, mais pas à tous les hommes. Appartenir à certains groupes signifie être tué pour être né dans ce groupe et tué avec le groupe dans son ensemble. Appartenir à certains groupes signifie être ségrégué ou emprisonné ou chassé ou discriminé pour appartenir à ce groupe, avec le groupe dans son ensemble. Appartenir à certains groupes confronte directement aux hommes auxquels on appartient et confronte, de surcroît et souvent d'abord, aux hommes qui tiennent à merci les hommes auxquels on appartient. Appartenir à certains groupes vous met dans la position d'enjeu, de proie ou de moyen dans la guerre que mènent ces groupes avec d'autres ou dans la guerre qu'ils sont forcés de subir (etc., hélas !) (idem).*

Cependant, ce qui intéresse Guillaumin, ce sont bien les choix politiques que chacune fait, dans un univers de possibilités marqué, mais non pas surdéterminé, par l'appartenance à tel ou tel groupe : « ce ne sont pas les femmes qui sont différentes (quoique bien évidemment elles le soient dans leur existence quotidienne), ce sont leurs choix politiques qui le sont » (Guillaumin 2017 [1998]).

Lors de cette même intervention, elle met en évidence trois tendances profondément différentes, voire antagoniques, des mouvements de femmes. Non pas bourgeoises *versus* prolétaires, ni racisées *versus* racisantes, quoique ces divisions puissent constituer des lignes d'opposition mais sont loin de



les épuiser ou de s'y superposer strictement, du fait même de l'imbrication des rapports de pouvoir. Mais bien : « corporatiste », « syndicale » et « politique » – ce dernier terme signifiant pour elle, à partir d'une position sociale de femme, de posséder un projet de société global qui inclue une critique claire des rapports de pouvoir dans leur multiplicité. C'est à cette dernière tendance qu'elle s'identifie, à la recherche d'une unité politique stratégique de la classe des femmes – qui n'exclut nullement des tactiques de luttes autonomes (selon la classe, la religion, la nation, la culture, la « race » ou encore en tant que lesbiennes), mais rejette la réification identitaire-naturaliste produite, justement, par des analyses « tubulaires » ou mono-thématiques. Autrement dit, Guillaumin développe bien à partir de sa position située dans le temps, l'espace et les différents rapports sociaux, des instruments qui prennent en compte la simultanéité de plusieurs rapports sociaux, et cela, dans le cadre d'un projet de lutte « pour la justice sociale » – ce qui constitue au-delà des querelles conceptuelles qui ont entouré l'expansion du paradigme intersectionnel, le but originel et central des féministes noires, selon Patricia Hill Collins (2017). Ce qui suggère aussi que penser la multiplicité et l'intrication des rapports sociaux pourrait être davantage le fait de plusieurs « courants » féministes, plutôt que de « vagues » spécifiques.

#### ***De quelques « femmages » et utilisations actuelles des travaux de Guillaumin***

Suite à la disparition de Guillaumin, plusieurs publications<sup>28</sup> ainsi que différents événements scientifiques en France et au Québec, lui ont rendu « femmage » : une Journée d'étude organisée par le réseau « Genre, classe, race. Rapports sociaux et construction de l'altérité » (RT 24) de l'Association française

---

<sup>28</sup> Un dossier « Racisme et sexisme, hommage à Véronique de Rudder, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin », dans le *Journal des anthropologues* n° 150-151 de 2016, organisé par Annie Benveniste, Catherine Quiminal et Jules Falquet ; Hamel (2018) ; plusieurs articles dans la revue *Sociologie et Sociétés* (49 (1), 2017) ainsi qu'un dossier dans la revue *Cahiers de Recherche Sociologique*, à paraître (67, 2020), sous la direction de Dominique Bourque et Elsa Galerland.

de sociologie, avec la participation de Danielle Juteau, en octobre 2018, un colloque international « Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe : actualité de Colette Guillaumin » à l'université d'Ottawa en juin 2019<sup>29</sup>, puis encore une journée de l'Association nationale pour les études féministes, où elle était associée à Mathieu (disparue en 2014). On a pu ainsi constater l'intérêt d'un grand nombre de chercheur·e·s de différentes régions du monde pour le travail de Guillaumin, dans différentes disciplines et pour aborder des objets très variés.

En France, ce sont pour beaucoup des sociologues et des anthropologues qui se saisissent de son travail. Dans et autour du RT 24, plusieurs chercheur·e·s l'utilisent pour observer les migrations, les rapports inter-ethniques et les interactions en milieu militant, comme le groupe proche de l'URMIS qui contribue au présent dossier (Ryzlène Dahhan, Pauline Picot, Damien Trawalé, Claire Cossée et Aude Rabaud) ; pour analyser le travail de service domestique transnationalisé des femmes haïtiennes comme Rose-Myrliè Joseph (2015) ; ou encore pour penser les lesbiennes maghrébines migrantes en France ou françaises de parents maghrébins, comme Salima Amari (2018). Depuis l'anthropologie, Nehara Feldman (2018) utilise les analyses de Guillaumin pour étudier la migration des femmes Maliennes, tandis que la sociologue haïtienne Sabine Lamour (2017) revisite avec elle le concept de Poto-mitan.

Guillaumin est également très utilisée au Québec, où elle a séjourné à plusieurs reprises. Elle y a marqué d'abord, comme on sait, les recherches sur les questions inter-ethniques, dont Juteau a été l'une des grandes spécialistes ; puis suite à son article sur les assassinats de Polytechnique, le champ qui s'est ouvert sur l'anti-féminisme, notamment avec Diane Lamoureux et Anne-Marie Devreux (2012), puis sur le masculinisme avec Mélissa Blais (2018). Elle a aussi marqué d'autres disciplines,

---

<sup>29</sup> Il a réuni une trentaine d'intervenant·e·s du 21 au 23 juin 2019 à l'université d'Ottawa, avec l'appui notamment de l'IREM et du CRIEC de l'UQAM, ainsi que du ReQUEF. Des actes filmés sont disponibles sur <https://leseditionssansfin.wixsite.com/colloqueguillaumin/videos>

avec les recherches de la politiste Linda Pietrantonio sur le concept de majoritaire (2005) ou celles de Dominique Bourque en littérature (2015). Québécoise d'adoption, la sociologue française Elsa Galerand (2015) s'appuie également beaucoup sur les concepts guillauminien pour lire la mondialisation et le travail des migrantes au Canada. Le colloque d'Ottawa a également permis d'entendre nombre de chercheur·e·s faisant travailler Guillaumin pour aborder des thèmes aussi divers que le validisme, l'appropriation des enfants, l'économie politique et la reproduction sociale, le mouvement lesbien, le langage, le droit au logement, le travail du sexe, les contes des peuples autochtones du Québec ou l'art des femmes aborigènes d'Australie – Bronwyn Winter (2016), de l'université de Sydney ayant fait essayer les analyses de Guillaumin jusqu'aux antipodes. En Italie, la toute récente traduction et publication de *Sexe, race et pratique du pouvoir* montre également l'intérêt pour son travail d'un petit groupe qui s'intéresse aussi bien à ses analyses du racisme que du sexage (Garbagnoli *et al.* 2020).

Enfin, la traduction en 2005 de son article de 1978 « Pratique du pouvoir et idée de nature » en espagnol par le collectif *transnational Brecha Lesbica* (Curiel et Falquet 2005), puis sa publication en portugais par l'une des plus anciennes association féministe du Nordeste brésilien, *SOS Corpo* (Ferreira *et al.*, 2014) ont nourri l'intérêt croissant de chercheuses comme de militantes latino-américaines et des Caraïbes pour les analyses matérialistes francophones, qui entrent en résonnance tant avec différentes traditions féministes marxistes qu'avec les travaux de certaines féministes décoloniales du continent. Des chercheuses en Colombie, au Brésil, en Argentine et au Mexique font travailler Guillaumin, avec d'autres autrices matérialistes francophones, pour aborder des terrains d'enquête très variés : Ochy Curiel (2013) l'utilise pour théoriser le caractère fondamentalement hétérosexuel de la Constitution colombienne de 1991, July Angeli Loaiza Zapata (2017) pour penser l'appropriation des femmes par les hommes armés durant le conflit colombien ; Mirla Cisne (2014) pour aborder l'imbrication des discriminations dans le champ du travail social au Brésil ; tandis que les philosophes argentines María Luisa Femenías (2019) et Luisina Bolla (2019) la font

dialoguer avec la théorie décoloniale – Luisina Bolla étant à l’origine de la formation d’un groupe d’études matérialiste féministe à l’université de La Plata<sup>30</sup>. Dans les années 1980, l’auteurice de science-fiction argentine Angélica Gorodischer s’était déjà intéressée à Guillaumin, comme le souligne dans ce dossier l’article de Michèle Soriano.

### ***Présentation du dossier***

Le présent dossier s’ouvre avec l’article de Sara Garbagnoli, qui analyse le renversement de perspective qu’elle pourrait nommer la « colère des majoritaires » contre l’usage sociologique des catégories de genre et de race. En effet, en écho à diverses controverses qui ont traversé le champ politique français au cours des dernières années, les analyses et les savoirs sur le genre et la race sont soumis à de virulentes polémiques. L’article souligne combien la pensée de Colette Guillaumin est une contribution incontournable pour comprendre ces offensives. Tout au long de son travail, Guillaumin a, d’un côté, réfléchi aux résistances que soulève la prise de parole minoritaire et, de l’autre, contribué à forger les concepts ciblés par les attaques en cours (minoritaire, race, racisation). Racisme et sexisme sont des systèmes qui s’inscrivent non seulement dans les idées et dans les manifestations d’agressivité et de violence, mais aussi dans le sens commun, dans les structures sociales, les catégories mentales, les automatismes corporels et langagiers. D’où l’entreprise titanesque de les éradiquer. La domination, certes, perdure, mais elle ne va plus tout à fait de soi.

Le travail suivant, d’Estelle Miramond, s’appuyant sur une vaste enquête ethnographique menée au Laos et en Thaïlande, analyse les politiques internationales « anti-traite » et leurs liens avec les logiques d’immobilisation des femmes qui se développent aujourd’hui sous couvert de les « protéger ». Elle s’appuie de façon originale sur le deuxième moyen de l’appropriation mis en évidence par Guillaumin, à savoir le « confinement dans l’espace », qu’elle étend de l’espace

---

<sup>30</sup> *Primera Jornada sobre Feminismo Materialista: debates y relecturas desde el Sur*, université de La Plata, Argentine, 14 novembre 2019.

domestique à l'espace national, dans le cas de (très) jeunes Laotiennes parties en Thaïlande. Un travail d'observation de longue haleine auprès d'une centaine de ces adolescentes et fillettes, lui permet de faire apparaître trois niveaux de « confinement » : celui de la prévention de la traite (immobilisation préventive), celui de la prise en charge des jeunes femmes identifiées comme victimes de traite (rapatriement et enfermement dans des centres de « réhabilitation » avant renvoi dans leur village d'origine) et enfin au travers des formations et règlements des dits centres (contrainte du corps et de l'esprit les préparant à la « respectabilité » et à l'hétérosexualité). Elle fait ainsi la démonstration, brillante et brutale, que les politiques migratoires actuelles, y compris celles qui se prétendent « en faveur » des femmes, s'appuient sur, et renforcent tout à la fois, l'un des moyens de l'appropriation des femmes analysée par Guillaumin il y a 40 ans dans un tout autre contexte.

L'article suivant porte sur une société que d'aucun·e·s voient comme « lointaine » bien que réputée française, celle des groupes Kanak de l'île de Lifou. Hélène Nicolas « teste » la grille de lecture du sexage sur une société non occidentale, non industrielle et surtout profondément impactée par la colonisation française de la région, en s'appuyant sur les perspectives féministes décoloniales latino-américaines et des Caraïbes. De même que sur ce continent, elle conclut que la situation actuelle des femmes kanakes de Lifou est le résultat de deux ensembles de rapports de sexage : ceux qui organisaient les cultures Kanak avant la colonisation, mais aussi et surtout, ceux qui ont été imposés au cours de la colonisation française, particulièrement par l'Église catholique, mais aussi plus récemment, par la société caldoche. Illustrant l'affirmation selon laquelle Guillaumin distinguait des configurations variées des rapports sociaux de sexe, le travail de Nicolas permet de constater que le concept de sexage n'écrase pas nécessairement la diversité des formations sociales dans lesquelles on observe des dimensions « patriarcales ». Il pose également en creux trois questions brûlantes : peut-on et doit-on, si oui en fonction de quoi, « hiérarchiser » différentes formes de sexage ? Comment montrer et nommer les spécificités de chacune ? Et comment

travailler et nommer les différentes modalités d'articulation de ces formes de sexage, dans le cadre de logiques coloniales variées et à différents moments historiques ?

Dans un tout autre registre, Michèle Soriano met en parallèle l'analyse de Guillaumin et celle de l'écrivaine militante argentine Gorodischer. De contextes politiques et historiques différents, Soriano fait émerger des convergences, tout particulièrement dans la critique de l'idéologie naturaliste et le dévoilement de la violence sociale, politique et économique qui perpétue la performativité des catégorisations issues de cette idéologie – autrement dit le consensus qui les instaure en tant que « nature », en occultant leur historicité. Elle montre ainsi avec force combien l'invisibilisation des violences matérielles rend possible la naturalisation des rapports sociaux. Gorodischer engage les débats dans le contexte argentin où trois génocides sont mis en parallèles (ce qui ne serait pas nécessairement évidemment pour l'historiographie européenne) : celui qu'a provoqué la conquête de l'Amérique, celui qu'a organisé le régime nazi, et enfin la dictature civico-militaire argentine (1976-1983). Gorodischer discrédite les arguments des groupes sociaux anti-avortement en exposant leurs contradictions : ceux qui défendent le droit à la vie organisent dans les faits la mort prématurée de centaines de femmes. Situer la pénalisation de l'avortement dans le cadre des pratiques génocidaires annonce cette lame de fond qui agitera et amplifiera le mouvement féministe argentin quelques années plus tard, à partir de la notion de féminicide, dont le processus a été précocement théorisé par Guillaumin à propos de l'attentat à l'École Polytechnique de Montréal (Guillaumin [1990] 2016).

Enfin un article rédigé à dix mains par cinq complices de statut différent dans le domaine des migrations et des relations inter-ethniques (Ryzlène Dahhan, Pauline Picot, Damien Trawalé, Claire Cossée et Aude Rabaud) illustre la production collective de connaissance chère à Guillaumin. Il explore à travers des terrains très divers le couple notionnel « Majoritaires/minoritaires » proposé par Guillaumin, qui permet de nommer des groupes antagoniques dans différentes relations sociales inégalitaires, sans les essentialiser sous le nom et la marque spécifique que leur donne la société où ils se

trouvent engagés. Autrement dit, sans les réifier – ce qui pose une difficulté empirique : comment « les » observer et même les voir « en tant que quoi » ? L'article montre, dans différents domaines (sociologie des relations inter-ethniques, sociologie urbaine ou encore du genre et de la sexualité), les processus de minorisation en eux-mêmes mais aussi la manière dont ils créent sans cesse tant les contours-frontières que les contenus de ces groupes. L'article apporte de manière particulièrement convaincante, à partir de l'empirie et de passionnantes réflexions méthodologiques, la preuve que la pensée de Guillaumin permet d'observer et d'analyser les rapports racistes et les rapports de sexage dans leur simultanéité – ce qui constitue un enjeu particulièrement actuel. Il fait également travailler la notion de « face mentale » du processus de minorisation, la capacité d'auto-définition des minoritaires et l'imbrication des minorisations sexiste et raciste au sein d'un groupe lui-même minorisé.

Le dossier se clôt par deux articles de Guillaumin parus dans la revue du MRAP *Droit et Liberté*. Le premier « Les Français sont-ils racistes ? » date de 1967 et porte sur un sondage de l'Institut Français d'Opinion Publique sur le racisme en France. Le deuxième, « "Races", Monde "industriel" et "Tiers" monde », publié en mars 1973 dans un dossier intitulé « Ce monde qu'on intitule tiers », problématise ces catégories dans le contexte où une mouvance qu'on va appeler après « tiers-mondisme » était en plein essor.

Le numéro comporte encore deux articles, chacun faisant écho à leur façon au dossier. Les textes de Maira Abreu « *Nosotras* : un féminisme latino-américain dans le Paris des années 1970 » et de Laurie Laufer, « Du rire à la joie : psychanalyse, féminisme et politique » à propos du débat entre Monique Wittig et Antoinette Fouque, se réfèrent à des féministes contemporaines de Colette Guillaumin et à l'émergence du féminisme matérialiste dans les années 1970.

## Références

- Abreu Maira (2017). « De quelle histoire le “féminisme matérialiste” (français) est-il le nom ? », *Comment s'en sortir ?*, 4 : 55-79.
- Ait Ben Lmadani Fatima, Moujoud Nasima, (2012). « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? », *Mouvements*, 72 (4) : 11-21.
- Amari Salima (2018). *Construction de soi et relations familiales chez les lesbiennes maghrébines - Des équilibres instables*. Paris, Editions Du Croquant.
- Battagliola Françoise, Combes Danièle, Daune-Richard Anne-Marie, Devreux Anne-Marie, Ferrand Michèle, Langevin Annette (1986). *À propos des rapports sociaux de sexe, parcours épistémologique*. Paris, CSU.
- Bentouhami-Molino Hourya, Guénif-Souilamas Nacira (2017). « Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l'analogie », *Cahiers du Genre*, 63 : 205-219. <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2017-2-page-205.htm>
- Benviste Annie, Quiminal Catherine, Falquet Jules (2017) (org.). Racisme et sexisme, hommage à Véronique de Rudder, Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin. *Journal des anthropologues*, 150-151.
- Bilge Sirma, (2015). « De l'analogie à l'articulation : théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe ». In Palomares Elise et Testenoire Armelle, *Prismes féministes. Qu'est-ce que l'intersectionnalité ?* Paris, L'Harmattan : 43-64.
- Blais Méliissa (2018). *Masculinisme et violences contre les femmes : une analyse des effets du contremouvement antiféministe sur le mouvement féministe québécois*. Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Bolla Luisina (2019). « Genre, sexe et théorie décoloniale : débats autour du patriarcat et défis contemporains ». *Les cahiers du CEDREF*, 23 : 136-169.
- Bourgeois Françoise, Brener Jacqueline, Chabaud Danielle, Cot Annie, Fougeyrollas Dominique, Haicault Monique, Kartchevsky-Bulport Andrée (1978). « Travail domestique et famille du capitalisme ». *Critiques de l'économie politique*, 3, nouvelle série, avril-juin : 3-23.
- Bourque Dominique et Maillé Chantal (dir.) (2015). *Recherches féministes, Intersectionnalités*, 28 (2).



- Bruneel Emmanuelle, Gomes Silva Tauana Olivia (2017). « Paroles de femmes noires. Circulations médiatiques et enjeux politiques », *Réseaux*, 201 : 59-85. <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2017-1-page-59.htm>
- Butler Judith (2005 [1990]). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte.
- Cahiers du CEDREF* (2006). (Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, classe et « race ». Repères historiques et contemporains.
- Cahiers du Genre* (2005). « Féminisme(s). Penser la pluralité ».
- Cahiers du Genre*, hors-série (2006). « Féminisme(s). Recompositions et mutations ».
- Chaperon Sylvie (2001). « Une génération d'intellectuelles dans le sillage de Simone de Beauvoir ». *Clio - Histoire, femmes et sociétés*, 13 : 99-116.
- Chombart de Lauwe Paul-Henry (1963). « Groupe d'ethnologie sociale ». *Revue française de sociologie*, 4 (4) : 445-453.
- Chombart de Lauwe Marie-José, Chombart de Lauwe Paul-Henry, Hugué Michèle, Perroy Elia, Bissette Noëlle (1963). *La femme dans la société. Son image dans différents milieux sociaux*. Paris, CNRS Éditions.
- Cisne Mirla (2014). « *Relações sociais de sexo, "raça"/etnia e classe: Uma análise feminista-materialista* ». *Revista Temporalis*, 14 (28) : 133-149.
- Collectif L'Insoumise (1977). *Le foyer de l'insurrection. Textes sur le salaire pour le travail ménager*. Genève, Collectif L'Insoumise.
- Collin Françoise (1995). « L'apport des "gender studies". La singularité française ». *Revue française des affaires sociales*, 49, hors-série « Du côté des femmes. Conférences, institutions, recherches », août : 159-169.
- Curiel Ochy (2013). *La nación heterosexual. Análisis del discurso jurídico y el régimen heterosexual desde la antropología de la dominación*. Bogotá, Brecha Lésbica.
- Curiel Ochy, Falquet Jules (dir.) (2005). *El patriarcado al desnudo. Tres feministas materialistas*. Bogotá, Brecha Lésbica.
- Dalla Costa Mariarosa et James Selma (1973). *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*. Genève, Librairie Adversaire.
- Daune-Richard Anne-Marie et Haicault Monique (1985). « Le poids de "l'idéal" dans les rapports sociaux de sexes ». *Cahiers de l'APRE*, 3 : 49-93.
- Davis Angela (2007 [1983]). *Femmes, race et classe*. Paris, éditions Des femmes.

- Devreux Anne-Marie, Lamoureux Diane (2012). « Les antiféminismes : une nébuleuse aux manifestations tangibles ». *Cahiers du genre*, 52 (1) : 7-22.
- Delphy Christine (s.d.). « La revue *Nouvelles Questions féministes* » (ronéotypé). Dossier par auteur, Archives Recherches Cultures lesbiennes.
- Delphy Christine et Léger Danièle (1998 [1976]). « Débat : capitalisme, patriarcat et luttes des femmes ». *Premier mai, Revue de critique et d'action communiste*, 2, juin-juillet. In *L'ennemi principal. 1/ Economie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes » : 255-269.
- Dorlin Elsa, Rouch Hélène (dir.) (2008). *Black feminism : anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme ».
- Dupont [Delphy] Christine (1998 [1970]). « L'ennemi principal ». In *L'ennemi principal. 1/ Economie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse, coll. « Nouvelles questions féministes » : 31-56.
- Falquet Jules (2011) « Lesbiennes migrantes, entre hétéro-circulation et recompositions néolibérales du nationalisme », *Recueil Alexandries*, Collections Esquisses, <http://www.reseau-terra.eu/article1092.html>
- Falquet Jules (2015) « Le capitalisme néolibéral, allié des femmes ? Perspectives féministes matérialistes et imbricationnistes ». In Verschuur Christine, Guétat Hélène et Guérin Isabelle (dir.), *Sous le développement, le genre*, Paris : IRD : 365-387.
- Falquet Jules (2016). « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales ». *Les Cahiers du genre*, hors-série coordonné par Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand et Danièle Kergoat) : 73-96.
- Feldman Nehara (2018). *Migrantes : du bassin du fleuve Sénégal aux rives de la Seine*. Paris, La Dispute, coll. « Le genre du monde ».
- Femenías María Luisa (2019). « Épistémologies du Sud : lectures critiques du féminisme décolonial », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 23 | 2019, <http://journals.openedition.org/cedref/1268>
- Ferreira Verónica, Avila Maria Betânia, Falquet Jules, Abreu Maira (dir.) (2014). *O patriarcado desvendado. Teorias de três feministas materialistas*. Recife, SOS Corpo.
- Firestone Shulamith (1972 [1970]). *La dialectique du sexe. Le dossier de la révolution féministe*. Paris, Stock.

- Fougeyrollas-Schwebel Dominique (2000). « Le mouvement féministe français : quelle force de changement ». *Regards sur l'actualité*, 258 : 39-47.
- Fougeyrollas-Schwebel Dominique, Planté Christine, Riot-Sarcey Michèle, Zaidman Claude (2003). *Le genre comme catégorie d'analyse. Sociologie, histoire, littérature*. Paris, L'Harmattan.
- Fresco Nadine, Olender Maurice (2017). « Colette Guillaumin 1934-2017 ». *Le genre humain*, 58 : 7.
- Galerand Elsa (2015). « Quelle conceptualisation de l'exploitation pour quelle critique intersectionnelle ? ». *Recherches féministes*, 28 (2) : 179-197.
- Garbagnoli Sara, Perilli Vicenza, Ribeiro Corrosacz Valeria (2020). *Sesso, razza e pratica del potere. L'idea di natura*. Verona, Ombre Corte.
- Glenn Evelyn Nakano (1992). « From Servitude to Service: Historical Continuities in the Racial Division of Paid Reproductive Labor ». *Signs: Journal of women in culture and society*, 18: 1-43.
- Guillaumin Colette (1967a). « Aspects latents du racisme chez Gobineau ». *Cahiers internationaux de sociologie*, 42 : 145-178.
- Guillaumin Colette (1967b). « A propos d'une enquête », *Droit et Liberté*, 259, 19-21.
- Guillaumin Colette (1969). « Grande Presse ». In Duchet Claude et Comarmond Patrice, *Racisme et société*. Paris, Maspero.
- Guillaumin Colette (1973). « "Races", monde "industriel" et "tiers"-monde ». *Droit et Liberté*, 319, 24-26.
- Guillaumin Colette (1977) « Sciences sociales et définitions du terme "race" ». Guiral Pierre, Temime Emile (dir.) *L'idée de race dans la pensée politique contemporaine*. Paris, CNRS éditions.
- Guillaumin Colette (1995). *Racism, Sexism, Power and Ideology* (introduction de Robert Miles, préface de Danielle Juteau). Londres, Routledge.
- Guillaumin Colette (2002 [1972]). *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Paris, Gallimard.
- Guillaumin Colette (2016 [1992]). *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe (première publication : Paris, Côté-Femmes Éditions).
- Guillaumin Colette (2016 [1978]). « Pratique du pouvoir et idée de nature. (1), L'appropriation des femmes. (2), Le discours de la nature. » *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.

- Guillaumin Colette (2016 [1978]). « Les harengs et les tigres. Remarques sur l'éthologie ». *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Guillaumin Colette (2016 [1981]). « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées ». *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Guillaumin Colette (2016 [2002] [1977]). « Race et nature : système de marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux ». *L'idéologie raciste*, Paris, Gallimard, 2002 réédité in *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Guillaumin Colette (2016 [1990]). « Folie et norme sociale. A propos de l'attentat du 6 décembre 1989 ». *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Guillaumin Colette (2016 [1992]). « Le corps construit ». *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe.
- Guillaumin Colette (2017 [1998]). « La confrontation des féministes en particulier au racisme en général. Remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés ». *Supplément du Bulletin de l'Association Nationale des Études Féministes*, 26 : 7-14 (republié dans *Sociologie et sociétés*, 49 (1) : 155-162.)
- Hamel Christelle (2018). « Colette Guillaumin (1934-2017) : une pensée constructiviste et matérialiste sur le sexisme et le racisme ». *Nouvelles questions féministes*, 37 : 186-192.
- Haicault Monique (2000). *L'expérience sociale du quotidien. Corps, espace, temps*. Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, coll. « Sciences sociales ».
- Hill Collins Patricia (2017). « Où allons-nous, maintenant ? », *Les cahiers du CEDREF*  
[En ligne], 21 | 2017, <http://journals.openedition.org/cedref/1064>
- Joseph Rose-Myrlië (2015). *L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes*. Thèse de doctorat en sociologie clinique, université Paris Diderot et université de Lausanne.
- Juteau Danielle (2010). « Nous » les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie. *L'Homme et la société*, 176-177 : 65-81.
- Juteau Danielle (2015). *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal, Presses de l'université de Montréal.

- Juteau Danielle (2017). « Sur la pensée de Colette Guillaumin - Entretien avec Danielle Juteau, réalisé par Valérie Amiraux et Nicolas Sallée ». *Sociologie et sociétés*, 49 (1) : 163-175.
- Juteau Danielle, Laurin Nicole (1988). « L'évolution des formes de l'appropriation des femmes. Des religieuses aux "mères porteuses" ». *Revue canadienne de sociologie et l'anthropologie*, 25 (2) : 183-207.
- Kandel Liliane (1979). « Des journaux et des femmes ». *Pénélope*, 1 : 44-71.
- Kuhar Roman, Paternotte David (2018). *Campagnes anti-genre en Europe. Des mobilisations contre l'égalité*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- Lamour Sabine (2017). *Entre imaginaire et histoire : une approche matérialiste du poto-mitan en Haïti*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Paris 8.
- Lamoureux Diane (2006). « Y a-t-il une troisième vague féministe ? ». *Cahiers du genre*, hors-série : 57-74.
- Laroche Martine, Larrouy Michèle. Le collectif des Archives Recherches cultures lesbiennes (2011). *Mouvement de presse des années 1970 à nos jours, luttes féministes et lesbiennes*, Paris, éditions ARCL.
- Lemerle Sébastien (2014). *Le singe, le gène et le neurone. Du retour du biologisme en France*. Paris, PUF, coll. « Science, histoire et société ».
- Lhomond Brigitte (2017). « In memoriam. Colette Guillaumin ». *Bulletin de l'ANEF*, 67 : 43-44.
- Loaiza Zapata July Angeli (2017). « Régimen heterosexual y conflicto armado: análisis de la apropiación material de las mujeres en Aracataca, Magdalena ». Tesis de Maestría en Estudios de Género, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá.
- Lorde Aude (2003). *Sister outsider. Propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme*. Editions Mamamélis.
- Lugones María (2019 [2008]). « La colonialité du genre ». *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 23 | 2019, <http://journals.openedition.org/cedref/1196>
- Mathieu Nicole-Claude (2013 [1973]). « Homme-culture et femme-nature ? ». *L'anatomie politique*. Paris, La Dispute.
- Mathieu Nicole-Claude (2013 [1991]). *L'anatomie politique*. Paris, La Dispute.
- McIntosh Mary (1968). « The Homosexual Role ». *Social Problems*, 16 (2) : 182-192.

- Michel Andrée (1962). « Tendances nouvelles de la sociologie des relations raciales ». *Revue française de sociologie*, 3 (2) : 181-190.
- Millett Kate (1971 [1970]). *La politique du mâle*. Paris, Stock.
- Moujoud Nasima, Falquet Jules (2010) « Cent ans de sollicitude en France. Domesticité, reproduction sociale, migration et histoire coloniale ». *Agone*, 43, Comment le genre trouble la classe : 169-195.
- Moreau de Bellaing Louis (1973). *Colette Guillaumin, L'Idéologie raciste : genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, [compte rendu]. *L'homme et la société*, 27 : 205-206.
- Naudier Delphine, Soriano Éric (2010). « Colette Guillaumin. La race, le sexe et les vertus de l'analogie ». *Cahiers du genre*, 48 : 193-214.
- Palomares Elise, Testenoire Armelle (2010). *Prismes féministes. Qu'est-ce que l'intersectionnalité ?* Paris, L'Harmattan.
- Paris Myriam (2017). « Un féminisme anticolonial : l'Union des femmes de La Réunion (1946-1981) ». *Mouvements*, 91 (3) : 141-149.
- Pietrantonio Linda (2005). « Égalité et norme. Pour une analyse du majoritaire social ». *Mots. Les langages du politique*, 78, <http://journals.openedition.org/mots/431>
- Poliakov Léon (1961). « Racisme et sciences de l'homme ». *Annales*, 16 (3) : 589-597.
- Poliakov Léon (1973). « L'image des hommes du Tiers Monde : le passé et le présent ». *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, 60 (218) : 86-97.
- Rudder Véronique de (1991). « Le racisme dans les relations interethniques ». *L'Homme et la société*, 102 : 75-92.
- Scott Joan (1988 [1986]). « Le genre comme catégorie d'analyse ». *Les Cahiers du Grif*, Le genre de l'histoire 37-38 : 125-153
- Tahon Marie-Blanche (2004). *Sociologie des rapports de sexe*. Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Théry Irène (1981). « Sexage : une théorie au-dessus de tout soupçon ». *La revue d'en face*, 9-10 : 15-26.
- Thiam Awa (1978). *La parole aux Négresses*. Paris, Denoël.
- Un collectif italien (1976). *Etre exploitées*. Paris, éditions Des femmes.
- Weeks Jeffrey ([1998] 2011). « Le "rôle homosexuel" trente ans plus tard : retour sur le travail de Mary McIntosh ». *Genre, sexualité &*

*société*, hors-série 1 | 2011, consulté le 07 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gss/1839>

Winter Bronwyn (2016). « “Feminisms; French”, “Feminisms; Radical”, “Feminisms; Materialist”, “Radical lesbianism”, and “Women’s Movement: Modern International Movement” ». In Naples Nancy *et al.* (eds.): *The Wiley-Blackwell Encyclopedia of Gender and Sexuality Studies*. Milton QLD: Wiley Blackwell.

Wittig Monique (2001 [1980]). *La pensée straight*. Paris, Balland.